

QUELQUES ASPECTS DE LA PENSÉE HONGROISE :

LA POÉSIE. LA MUSIQUE. LE THÉÂTRE.

LA LITTÉRATURE. LA PRESSE ¹.

La Poésie.

Le Hongrois pense poétiquement. Il semble qu'une pensée ne puisse acquérir de prestige sur lui que si elle est exprimée selon le rythme solennel du mètre poétique.

Les deux éléments qui constituent l'essentiel du phonétisme de la langue hongroise expliquent assez ce qui se passe. Le hongrois est un idiome où la succession des sons obéit à deux ordonnances : celle de l'accent dynamique et celle de la quantité des voyelles et des consonnes. Parler hongrois, c'est faire alterner des syllabes brèves et des syllabes longues dans la langue. C'est aussi appuyer plus ou moins fortement sur certaines syllabes de préférence à certaines autres.

Former un vers hongrois, c'est substituer un ordre nouveau dans l'alternance des accents et des quantités à l'ordre habituel observé par l'usage ordinaire de la langue. Or cet ordre n'est pas choisi arbitrairement. C'est un mètre qui est caractérisé par un rythme précis plus ou moins fixe.

Pour satisfaire aux exigences du nombre, il faut plier non seulement la succession des syllabes et des mots à un ordre différent de celui de la prose, mais il faut bri-

(1) Ces pages sont tirées d'un ouvrage encore inédit de M. Aurélien Sauvageot. Dans une étude synoptique embrassant tous les aspects qu'il a pu connaître de la vie hongroise, il essaie d'analyser pour ses compatriotes ce qu'est actuellement la civilisation hongroise et toutes les valeurs humaines, passagères ou éternelles, qu'elle représente. Nous avons cru devoir offrir à nos lecteurs la primeur de cet ouvrage susceptible de contribuer à mieux faire connaître la Hongrie en France (N. d. l. R.).

ser, par là même, les images linguistiques accoutumées et qui n'expriment plus que des idées toutes faites. L'idée neuve surgit dans le vers sous la forme d'une construction insolite qu'impose le rythme. Les images défraîchies sont brisées pour faire place à des visions nouvelles révélées par un agencement nouveau des formes du langage.

La pensée neuve ainsi formulée ne dit pas seulement ce que voulait exprimer son auteur, le poète; elle dit en plus ce que révèle le sens total de la nouvelle construction verbale qu'il a fallu imaginer pour l'exprimer.

Elle oblige celui qui l'écoute ou la lit de repenser son contenu en pensant sa forme. C'est que tout doit être perçu comme pour la première fois. Les mots n'ont pas le rythme quantitatif qu'ils ont dans la prose. Ils ne sont pas à la place où on les attend d'habitude. Ils portent un autre accent.

Réciter un poème, c'est aussi parler une langue différente de celle de tous les jours et de tout le monde. C'est articuler quelque chose qui est entre le parler et le chant. La scansion des temps forts du vers, la marque de la quantité métrique, tout cela fait d'un poème hongrois une sorte de mélopée où la voix se tient tout près du plain-chant.

Les récitals d'œuvres poétiques sont très fréquents et le public y accourt en foule. Pressé dans une salle de théâtre ou de concert, il écoute durant deux ou trois heures des récitateurs (professionnels ou amateurs, mais ce ne sont pas en général des comédiens) qui disent des poèmes récents ou anciens.

Tandis que le réciteur déclame sur la scène (mais le mot déclamer ne décrit pas ce qui se passe), le public, assis dans la salle, pense. Il forme ses méditations au gré des images, des phrases rythmiques qui lui parviennent et dont le dynamisme réveille au-dedans de chacun une multitude d'images assoupies, d'idées informulées, de sentiments qui ne s'étaient pas encore reconnus. Il suffit de regarder un instant les fronts de tous ces auditeurs silencieux et immobiles pour comprendre que leur pensée s'anime et palpite sous l'appel du poète.

Aussi la poésie joue-t-elle dans la vie hongroise un rôle primordial. Elle est l'expression du discours soutenu, de la pensée ordonnée.

Mais d'une pensée qui subit la règle de la métrique, qui est emprisonnée par le rythme, qui est exposée à dire non seulement ce qu'elle a l'intention de dire, mais aussi bien d'autres choses encore qui sont comme ses harmoniques et dont les vibrations accessoires viennent parfois estomper le son principal. La poésie hongroise ne rend pas les services que rend la prose française : elle est incapable d'exprimer comme celle-ci la pensée coûte que coûte. Elle exprimera la pensée plus quelque chose qui découle sans doute d'elle mais qui est tout de même autre chose.

J'en veux pour exemple certains poèmes d'Ady composés en 1908 et en 1913 et qui se trouvent exprimer aujourd'hui tout l'irrédentisme hongrois. Ils l'exprimaient sans doute en puissance à l'époque où ils furent conçus, mais parce qu'à cette même époque ils contenaient, de par leur forme même, plus que le poète n'avait voulu dire ou même plus qu'il n'avait pu penser.

Et pourtant cet exemple d'Ady est d'autant plus éloquent qu'il s'agit du poète hongrois qui a su le mieux s'émanciper des mètres traditionnels et qu'il était parvenu à se créer, pour ainsi dire, une versification à lui, dont les lois mystérieuses n'ont pas encore été révélées à ses successeurs.

La poésie ainsi conçue ne peut donc exprimer qu'une pensée symbolique.

Une pensée de ce genre est la moins personnelle de toutes. Elle emprunte une grande partie de sa force à la tradition métrique, à l'étymologie de la langue, en bref, à tout ce qui est l'œuvre de la collectivité. Quand le poète hongrois parle, il ne parvient jamais à dégager ce qu'il veut dire lui tout seul. Sa voix parlera avec l'accent qui est commun à tous les poètes hongrois. Même s'il semble avoir rompu, comme c'était le cas d'Ady, avec toutes les traditions de ses prédécesseurs, il ne pourra tout de même pas créer une pensée entièrement nouvelle. Il ne pourra que révéler ce qui existait jusque-là à l'état inconscient. Voilà pourquoi le novateur Ady, honni par

la littérature traditionaliste, se révèle le plus hongrois des poètes modernes, celui qui a, au suprême degré, exprimé la pensée collective du Hongrois en face des derniers événements qui ont bouleversé son destin.

Il n'est pas difficile de constater qu'à chaque étape du destin hongrois, le poète est venu fournir à la pensée de tous une expression comprise et acceptée de tous et qui par la suite a alimenté la méditation collective.

La lutte contre le Turc a trouvé son expression dans les vers de Zrínyi comme celle contre les Habsbourg a été perpétuée dans les poésies souvent anonymes des Kuruc, les insurgents de Rákóczi.

Au XIX^e siècle, la lutte pour l'indépendance nationale s'incarne dans Vörösmarty et surtout dans Petőfi, la lutte pour la civilisation occidentale dans l'œuvre de Madách, celle en faveur de la résurrection du passé national dans les vers d'Arany.

Il n'est pas jusqu'aux poèmes les plus récents d'un Babits, d'un Kassák, d'un Mécs, qui ne trahissent qu'ils sont issus d'une même grande méditation sur le sort de la nation hongroise.

L'histoire de la poésie reflète donc l'histoire de la civilisation hongroise. De même que celle-ci s'est faite d'une adaptation perpétuelle à la civilisation occidentale, de même les poètes hongrois ont toujours consciemment cherché à s'inspirer des littératures occidentales. Zrínyi était un esprit d'une prodigieuse érudition. Il avait lu tout ce qu'on pouvait lire de son temps. Général illustre (il fut le grand vainqueur de la campagne contre les Turcs en 1664), il allait puiser ses inspirations poétiques chez le Tasse ou dans Virgile. Il a composé la première épopée hongroise, mais sur le modèle de l'épopée classique. Balassa, le premier grand poète lyrique de la Hongrie, avait choisi pour modèles des anacréontiques latins du moyen-âge ainsi que des poètes italiens.

Au seuil de sa carrière prodigieuse, Ady a cru devoir commencer par venir faire un pèlerinage à Paris, où il savait retrouver la trace de Baudelaire et de Verlaine. Quand M. Paul Valéry compose un poème dans son cabinet de travail, il ne se doute vraisemblablement pas que ses vers retentiront à deux mille kilomètres de dis-

tance sur la lyre si extraordinairement sensible d'un Babi's; par exemple. Non qu'il sera imité; mais il aidera son confrère hongrois à prendre davantage conscience de lui-même pour s'orienter plus sûrement dans le monde moderne.

Ainsi la poésie hongroise, par l'effort ininterrompu de ses poètes, sera toujours au même niveau que dans le reste de l'Europe. Grâce à sa vigilance, la nation ne se laissera pas distancer par l'Occident. On suivra du même pas, on marchera vers le même progrès, vers le même avenir. La mission historique de la poésie hongroise s'accomplira, qui consiste à doter la nation d'une pensée solennelle où s'exprimer toute, dans la multiplicité des aspects de son génie.

La Musique.

Si la poésie n'apporte un moyen d'expression qu'à une élite, si nombreux que soient les amateurs de poèmes, on peut dire que la musique est le moyen d'expression universel de la pensée collective des Hongrois. Il n'existe peut-être pas un seul Hongrois pour qui la musique soit sans signification, chez qui elle ne joue aucun rôle, ne remplit aucune fonction.

La musique hongroise est une musique populaire dans l'acception la plus large. Même quand elle est composée par les artistes les plus raffinés, même si elle est jouée par les virtuoses les plus célèbres dans les salons ou dans les salles de concert les plus sélects, elle reste indissociablement attachée au peuple.

Elle occupe une place importante dans la vie de chaque jour. Une soirée ne s'achève guère sans musique. Le plus humble prolétaire s'arrêtera pour écouter le tzigane qui joue au fond d'un bistrot. Ou bien, penché sur son appareil à galène, il restera de longs moments à l'écoute sous le casque.

Ce n'est pas n'importe quelle musique que l'on chantera en chœur ou même tout seul, avec ou sans accompagnement, en public ou chez-soi. La vraie musique, celle que l'on préfère, celle qui exprime une pensée, celle qui n'est pas un art étranger et lointain, mais un

langage familier dont on a besoin presque à chaque instant, c'est la musique nationale hongroise, celle qui chante dans la gorge des paysans, celle que le tsigane colporte par le monde.

Elle est essentiellement chorale. Elle anime des chants qui évoquent le passé, qui disent l'amour, la joie, la tristesse, la résignation.

Sous son aspect le plus original, qui n'est plus guère conservé que dans certaines régions rurales, elle est une mélodie mariée à un rythme qui est presque toujours le même. La mélodie varie; son mouvement aussi, mais le schéma rythmique demeure et constitue l'accord fondamental, celui qui porte l'expression la plus instinctive du tempérament national lui-même.

Il arrive que la mélodie, surtout quand elle rappelle encore la gamme pentatonique des ancêtres, évoque certains chants turk d'Asie centrale. Mais ce qui marque la distinction d'avec la mélodie turk, c'est le rythme tout différent.

Ce rythme, lent ou saccadé, selon l'allure du chant, est comme l'appel du sabot d'un cheval. Il bat régulièrement, coupant sa mesure d'une sorte de retour sur lui-même en fin de phrase, comme pour se ramasser sur quatre pattes et bondir à nouveau. On pense à une chevauchée dans la steppe infinie. La cadence se ralentit ou se précipite; c'est toujours le même battement vivant, avec le même arrêt.

Les tsiganes se sont emparés de ces chants. Ils les ont façonnés à leur manière. Ils les ont fourrés de mélodies ramassées un peu partout. Les influences savantes sont intervenues. On a emprunté à l'Italie et à Vienne, et aussi aux Osmanlis, durant la conquête.

Toutefois, le tsigane a dû respecter le rythme comme il a dû laisser aux chants populaires leur caractère chorégraphique. C'est que beaucoup de chants primitifs étaient exécutés et dansés en même temps. Danses et chants étaient et restent souvent encore aujourd'hui indivisibles.

Ce que le tsigane a apporté, c'est surtout une technique à lui. S'il s'empare d'une mélodie, il la distend, la raccourcit, la dilate ou la rétrécit selon son humeur. Le

rythme seul résiste à ce jeu et demeure intangible, permettant au Hongrois de retrouver sa musique à lui sous toutes les fioritures du violon ou du *cimbalom*.

Les cuivres sont absents de la musique hongroise. Un orchestre de tsiganes se compose essentiellement d'instruments à cordes dont deux surtout sont indispensables : le violon et la contre-basse. Le *cimbalom* n'intervient que comme une sorte de superposition, il sert à accentuer le rythme en se posant sur ses temps forts.

Le seul instrument à vent qui joue un rôle dans la musique nationale, c'est le *tárogató*, sorte de basson qui rend un son étrange et caverneux. C'était le clairon des soldats de Rákóczi. Il lance des appels majestueux et lents qui se perdent dans une sorte de sanglot. Ou bien il jette des cris de guerre rauques, à la cadence d'une ronde de guerriers barbares.

Passé et présent de la nation s'expriment par les accents de cette musique. Depuis la révolte des Kuruc jusqu'à celle du Hongrois de nos jours en deuil de sa patrie que la défaite laisse meurtrie.

Il est émouvant de traverser un samedi soir les rues de la ville. Du plus luxueux des restaurants à la mode comme du plus sordide bouge où se réfugient les débardeurs, une même mélodie s'élève vers le ciel nocturne. Des voix viriles la portent sur leurs vibrations profondes et clament la même complainte. On dirait une voix immense qui lance vers les nues un appel désespéré. La musique hongroise semble se fondre en un hymne unique où toutes les voix répètent les mêmes accords, intonnés sur le même rythme.

Tous ces musiciens, tous ces chanteurs, tous ceux qui les écoutent communient sous les espèces de la mélodie et du rythme dans une même pensée nationale.

Le Hongrois chante quand il est triste. Il passe sa peine à l'exhaler dans son chant, c'est-à-dire à la fondre dans la grande complainte commune où son peuple entier a exprimé sa révolte ou son espoir depuis plus de mille ans.

Les mélodies qui chantaient la tristesse du Kuruc disent aujourd'hui, sur les mêmes paroles, dans la gorge du citadin du vingtième siècle comme du paysan, la

même douleur. Les causes de la tristesse ont varié. Dans la musique se conserve la continuité du tempérament national. Et, en réalité, ce n'est pas son affliction d'avoir été vaincu par l'Allemand, par le Turc, par l'Europe coalisée de 1918 qui s'exprime dans le chant hérité des ancêtres. C'est une peine plus profonde, celle d'être Hongrois. D'avoir été le Hongrois de Mohács, celui de Világos comme celui de Trianon. D'avoir été vainqueur du Turc, vainqueur de l'Allemand ou du Slave, et vaincu par l'Europe ingrate, de s'être fait une patrie, et de rester quand même un sans-patrie dans une Europe hostile où il est abandonné par sa race, par ses parents, par ses anciens alliés, d'être à la fois sédentaire et errant, de vouloir la paix et d'être harcelé par la guerre, de vouloir vivre et d'être menacé de mort.

La musique rappelle au Hongrois ce qu'il est. Elle lui fait revivre sa grandeur et sa misère. Elle est la forme symbolique où se manifeste le plus authentiquement la Hongrie.

Le public occidental ne connaît guère de la musique hongroise que quelques fragments qu'il ne sait pas toujours relier entre eux. En dehors de quelques exhibitions de tsiganes, il n'a qu'à de rares occasions le moyen d'entendre des récitals ou des concerts de compositeurs comme Kodály, Bartók, Dohnányi, Hubay, etc... Les œuvres qui lui sont présentées sont surtout des compositions savantes, en partie inspirées par la technique des grands musiciens européens. Si grand que soit le mérite de ces œuvres, elles ne donnent aucune idée de ce qu'est la musique du Hongrois moyen.

Mais ici encore il convient de remarquer que les compositeurs hongrois, même les plus européanisés, ont toujours été dominés par la préoccupation de produire des œuvres s'inspirant des motifs ou des éléments de la musique nationale et plus particulièrement de la vieille musique paysanne. Leur mission a été d'exprimer en langage musical moderne la musique chantée par le paysan ou le soldat. De Liszt à Bartók, aucun n'y a failli. La production musicale hongroise est ainsi marquée d'une succession d'œuvres, comme la *Rhapsodie hongroise* ou le *Psalmus Hungaricus*, sans parler des

danses, des opéras, et toutes ces autres œuvres où la musique occidentale s'allie à la complainte du Kuruc ou à la romance du berger de l'Alföld.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le public hongrois, avec la culture musicale qui le caractérise, sait apprécier aussi les grands chefs-d'œuvre de la musique étrangère. Wagner a été joué à Budapest avant d'avoir obtenu de figurer régulièrement sur le répertoire allemand. Berlioz, qui a emprunté à la musique nationale hongroise la fameuse marche des cavaliers de Rákóczi, a été fêté en Hongrie alors qu'on l'ignorait en France. Aujourd'hui, nos virtuoses et nos compositeurs reçoivent là-bas un accueil enthousiaste. Moi-même, je me rappelle les folles ovations décernées par une salle délirante à notre vieux maître Vincent d'Indy.

Mais le public des salles de concert ou d'opéra est, en Hongrie comme en France, une élite privilégiée. Son goût peut être des plus sûrs, il ne préjuge en rien de l'attitude du reste de la nation envers la musique. Ce qu'on vient de lire plus haut montre qu'en Hongrie, la musique, devenue une institution nationale, est la forme d'expression la plus universelle et la plus authentique de la grande pensée de tout le peuple.

Le Théâtre.

Pour être populaire, le théâtre n'est pas en Hongrie une forme d'art aussi expressive du sentiment national que la musique ou la poésie, tant s'en faut.

Malgré les efforts de ceux, innombrables, qui ont voulu l'acclimater sur le sol hongrois, le théâtre se ressent encore aujourd'hui de son origine étrangère. Il reste, dans la plupart des cas, un objet d'importation.

Il est édifant à cet égard de lire les affiches des différentes salles de spectacles de Budapest. Les pièces étrangères sont nombreuses et tiennent l'affiche longtemps. Ce sont pour la plupart des comédies anglo-américaines ou françaises, plus rarement des productions austro-allemandes. Celles-ci se donnent d'ailleurs de préférence dans la langue originale et sont jouées par des artistes venus de Vienne ou du Reich.

Naturellement, le Théâtre National remet périodiquement à la scène les chefs-d'œuvre classiques de la littérature de tous les temps : Shakespeare, Molière, Ibsen, Strindberg, etc...

Le répertoire purement hongrois est mince. Dans le genre classique, la *Tragédie de l'homme* s'élève au-dessus du reste. C'est un grand drame un peu à la façon d'un mystère médiéval. Il nous développe l'histoire de l'humanité, depuis la Création et le Paradis terrestre, jusqu'à la scène finale où le Seigneur, réapparu dans toute sa gloire, donne à l'homme, sous forme d'une sentence énigmatique, la moralité de toute cette tragédie. Adam, le héros qui incarne l'humanité, est présenté de tableau en tableau sous les aspects des héros dans lesquels Madách voit les incarnations les plus symboliques du génie humain : Miltiade, un débauché de la Rome décadente, Tancrède devant Constantinople, Képler à Prague, Danton sous la guillotine, etc... Cette tragédie du destin humain est présentée sous des couleurs sombres. Jusques et y compris la scène finale, chaque vers de cette langue rude et violente du poète dénonce la vanité du progrès, la servitude matérielle et morale de l'homme que sa volonté n'arrive pas à libérer d'un déterminisme dont il ne peut même pas deviner l'orientation. Dans chaque tableau, nous assistons à une révolte de l'esprit contre les contingences qui l'enchaînent, et chaque fois cette révolte se termine par l'écrasement de l'individu. Mais cet événement n'a pas de signification symbolique comme dans le *Faust* de Goethe, que Madách a connu et aimé. Pour le dramaturge hongrois, la vie n'a en réalité aucun sens. Les épisodes qui la marquent ne nous fournissent aucun éclaircissement sur la destination vraie de la race humaine. La seule chose que l'on puisse constater, c'est notre limite. Mais nous avons beau vivre, notre histoire ne nous renseigne pas sur notre destinée, sur le pourquoi de notre existence. Ce refus héroïque de voir dans le cours du monde le résultat d'une finalité quelconque suffit pour opposer Madách à Goethe. Aussi, tandis que le second *Faust* se termine sur un tableau, sinon optimiste, du moins empreint d'une résignation sereine, l'Homme de Madách, arraché mal-

gré lui à la négation suprême qui le conduisait au suicide, ne se résigne qu'en se refusant désormais à penser davantage à son destin.

Le public lettré vient voir et écouter ce mystère avec piété. Son pessimisme s'accorde avec l'amertume qui empoisonne bien des âmes hongroises d'aujourd'hui. Lutter, continuer à vivre dans un monde sans finalité en se fiant à l'instinct vital plus fort que la raison pour conserver les nations en péril, telle est la leçon que les spectateurs viennent puiser dans ce chef-d'œuvre du théâtre hongrois.

Quand au contraire le spectateur recherche non plus une leçon de vie mais un divertissement à ses soucis, il écoute de préférence des comédies étrangères. L'Amérique, la France, l'Angleterre, ces pays de cocagne, sont le lieu idéal où situer les contes heureux d'un monde meilleur. Les dénouements optimistes y sont encore possibles. A se transporter là-bas, dans cet Occident béni, on se sent revivre, ne fût-ce qu'en imagination, au cours d'un rêve qui ne dure qu'une soirée.

Qu'il soit austère ou qu'il soit gai, le théâtre ne parle pas le langage de la vie. Il s'exprime dans un style particulier, avec des accents différents de ceux du discours quotidien. Il connaît des formes que la langue habituelle ignore ou emploie dans une autre acception. La diction des acteurs elle-même a quelque chose de conventionnel, de compassé même parfois, qui tranche avec la réalité de tous les jours. La scène n'est donc pas, linguistiquement, une reproduction acoustique de la vie courante. Les intonations de l'artiste ne sont pas celles de l'homme ou de la femme que l'on rencontre dans le monde. Le monde représenté sur la scène avec ses décors et derrière ses fards est donc autre chose que le monde dans la salle.

Cette différence apparaît surtout frappante quand il s'agit de représenter des pièces d'auteurs modernes hongrois ou étrangers. Alors que des écrivains comme Louis Zilahy, Móricz, la comtesse Bethlen, Lili Hatvany essaient manifestement de porter sur la scène le parler familier de leurs personnages, les acteurs défigurent le texte en l'intonant selon les règles habituelles de la dic-

tion théâtrale. C'est particulièrement flagrant dans le cas d'une pièce française empruntée à un théâtre parisien des boulevards. Le Français qui s'est glissé parmi le public hongrois n'y reconnaît plus du tout le ton de l'original.

D'ailleurs, beaucoup d'auteurs du cru continuent à écrire eux-mêmes dans le style spécial au théâtre. Je mets au défi un Hongrois de la bonne société de pouvoir s'exprimer dans la vie courante en faisant siennes les phrases que M. Molnár ou M. Herczeg mettent dans la bouche de leurs personnages. Elles détonneraient.

Le style « théâtre » s'accorde avec le jeu habituel des acteurs.

Les Hongrois sont fiers de leurs acteurs et surtout de leurs actrices. Ils les prônent volontiers à l'étranger de passage. Ils aiment les faire admirer.

Aux yeux du spectateur français, les artistes hongrois paraîtront manquer de naturel. Certains gestes seront outrés, les voix auront des inflexions trop conventionnelles, même dans les scènes les plus intimes. Le comportement physique des acteurs semblera manquer de souplesse. En bref, on aura le sentiment de se trouver en présence non du jeu de la vie, mais d'une sorte de stylisation de la matière vivante. Par là sans doute le théâtre acquiert une expressivité presque symbolique : il dit, il enseigne quelque chose.

Cette conception, la scène hongroise la doit à l'influence des Allemands et notamment des dernières écoles allemandes, en particulier celle de Reinhardt. Il est curieux de noter au passage que les Russes n'ont guère été imités sur les scènes de Hongrie.

A la différence de la poésie et surtout de la musique, le théâtre n'est pas l'expression de la vie nationale, il est au contraire comme une initiation à la vie étrangère, à la civilisation occidentale. A cet égard, il accomplit une mission éducatrice qui lui donne aux yeux du public un prestige remarquable.

La scène est une école où l'on apprend à reconnaître, non pas tellement quelles sont les mœurs des contemporains que l'on coudoie tous les jours, mais la façon dont vivent des gens aussi étranges que des Américains, des Anglais, des Français.

Le cinéma vient compléter cette documentation. A ce titre on peut affirmer que tout film est un documentaire pour le public hongrois. Les films du cru sont peu nombreux. Ceux qui passent tous les jours sur l'écran sont d'origine étrangère, ils peignent des tableaux de la vie à l'étranger, ils traitent les problèmes qui préoccupent une autre société.

Ce caractère « allogène » du film s'est encore accentué depuis le triomphe du film sonore, et surtout du parlant. Les spectateurs sont conviés à voir des images commentées dans une langue étrangère, le plus souvent en allemand. Les sous-titres ont beau être en hongrois, le seul fait que les acteurs articulent des paroles étrangères suffit à reléguer le spectacle sur un plan plus lointain, situé dans un monde différent, avec lequel le spectateur n'a plus de lien direct.

Cela ne veut pas dire que théâtre et cinéma ne jouent qu'un rôle secondaire. Au contraire. Par leur truchement, le public hongrois a un contact constant avec le monde extérieur, avec les hommes des autres pays, de ceux précisément où s'élabore chaque jour la civilisation actuelle. Par ce moyen, le Hongrois suit le mouvement avec très peu de décalage. Il demeure dans la ligne de la civilisation occidentale et continue de progresser avec elle.

Aller au théâtre ou au cinéma répond donc à un besoin de l'esprit. Toute personne qui se cultive va prendre sa part des derniers films comme des dernières créations théâtrales. On les pense, on les assimile, on les discute passionnément, de même qu'on s'enthousiasme pour les performances des interprètes.

Ceux-ci, de par la technique de la scène hongroise, visent surtout à représenter plastiquement les personnages qu'ils incarnent. L'influence du film et de sa technique, très marquée chez certains artistes, contribue à accentuer encore la tendance à styliser les gestes comme les attitudes et même la voix.

Il en résulte que les spectacles auront une harmonie singulière, une unité que nous connaissons rarement, mais ils feront moins « vivant ».

Les actrices, très belles, très élégantes, auront trop

souvent l'allure « mannequin » de mode. Celles qui ont de la fougue tombent facilement dans l'exaltation; les autres, à vouloir être inquiétantes ou troublantes, se rendent tout simplement énigmatiques.

Aux Français, tout au moins les hommes paraîtront moins heureux. Trop tirés à quatre épingles, même quand le rôle ne le demande pas, trop raides, trop préoccupés d'idéaliser leur personnage dans le mal comme dans le bien, ils gardent une fâcheuse tendance à rivaliser avec nos tragédiens sans toutefois les égaler dans l'emphase et le faux pathétique.

Tel qu'il est, le théâtre hongrois se situe comme à mi-chemin entre nos scènes si vivantes du boulevard et le théâtre purement rhétorique qui a pour mission de perpétuer le répertoire classique. C'est ce qui explique que les scènes hongroises, même nationales, joueront du très moderne en même temps que du tout à fait ancien.

Mais quel que soit son caractère technique, la scène est en Hongrie une institution qui répond à un besoin profondément ressenti par le public. Elle a pour mission d'alimenter sa pensée, d'élargir sa culture, de lui découvrir les civilisations à imiter ou à rattraper. Elle n'est pas dispensatrice de purs divertissements esthétiques; aussi se maintient-elle au milieu de la crise terrible qui sévit en Hongrie. C'est qu'elle est un organe dont la société hongroise ne saurait se priver sans mettre en danger son avenir de collectivité civilisée.

La Littérature.

Les lettres sont en honneur en Hongrie, mais on y cultive les littératures étrangères plus que la littérature nationale.

Le critère de la culture, c'est de lire dans l'original les grands livres qui paraissent en Occident. Le bon ton et même le snobisme veulent que l'on ait pris connaissance du roman à la mode qui fait palpiter tous les cœurs à Londres, aux Etats-Unis ou à Paris.

En réalité, c'est surtout les romans ou les nouvelles

d'Allemagne et de France, que l'on lit. L'anglais, du moins jusqu'à ces dernières années, n'était manié que par une élite fort réduite. L'italien n'est pas su de la plupart des lettrés. Restent le français et l'allemand.

La lecture du dernier prix Goncourt appartient de rigueur au bagage des gens cultivés. Cela ne veut pas dire qu'on ait connaissance du texte. L'analyse publiée par les *Nouvelles Littéraires*, par *Candide*, *Marianne* ou *Gringoire* suffit dans beaucoup de cas. Sans parler des comptes rendus parus dans la presse hongroise, toujours désireuse d'informer ses lecteurs de ce qui se passe dans la littérature des grands pays, à l'égard desquels le public est rempli d'une inlassable curiosité.

Reçu dans un salon où fréquentent tant soi peu les gens cultivés, vous entendrez commenter le dernier né de Mauriac, de Maurois ou de Gide, quand ce ne sera pas le dernier Farrère ou le dernier Romain Rolland. Avec un peu de perspicacité, il sera aisé de découvrir que le choix des lectures de vos interlocuteurs est dicté par des conseils généreux et littérairement désintéressés des revues et périodiques littéraires français. Notons tout de suite que la *NRF* domine, faisant triompher son équipe. Les *Nouvelles Littéraires* viennent ensuite.

Les personnes d'un certain âge restent fidèles à Anatole France ou à Gyp, selon les goûts et les aptitudes. Maupassant garde quelques lecteurs.

Pour le public incapable de manier avec assez de facilité le français ou l'allemand, ou surtout l'anglais, des traductions sont publiées. Elles suivent de peu la parution de l'original quand il s'agit naturellement d'un livre à succès ou de la production d'un écrivain célèbre. Romain Rolland a été traduit par mon ami Marcel Benedek sur les bonnes feuilles de l'original, et la traduction hongroise a paru sous forme de livre en même temps que le texte français.

Le choix des livres traduits est très éclectique. Il dépend des traducteurs, quand ce ne sont pas des considérations d'ordre matériel qui induisent un éditeur à lancer sur le marché une œuvre qui a fait de l'argent dans les autres pays.

Il est important de constater que l'auteur hongrois le plus célèbre a bien du mal à dépasser un chiffre de vente qu'atteint assez aisément une œuvre étrangère médiocre. Un « succès » de librairie s'arrête à 4 ou 5.000 exemplaires de tirage. Encore convient-il d'ajouter qu'un succès de cet ordre est rare, même pour un écrivain de grande célébrité.

Je me suis souvent demandé à quoi pouvait bien tenir cette désaffection du public pour les auteurs du cru.

Il semble qu'elle ne tienne pas seulement à des raisons de mode ou de snobisme.

La littérature hongroise a surtout excellé jusqu'à ces derniers temps dans le lyrisme. Ses plus grands noms sont ceux de poètes comme Petőfi, Arany, Ady, pour ne parler que des morts. La prose est plus récente. Elle ne s'est pas formée spontanément sur le terroir national. Elle s'est développée à l'imitation des prosateurs étrangers, pour véhiculer les notions de la civilisation moderne d'importation occidentale.

La prose est demeurée longtemps lourde, encombrante à manier, infiniment moins suggestive que la poésie et hors d'état d'animer la pensée collective comme le faisait cette dernière, si intimement associée au passé de la langue et à la musique populaire.

Un Hongrois moyen a de la peine à lire aujourd'hui un prosateur d'il y a seulement quatre-vingts ans. Non seulement le style s'est assoupli, le vocabulaire s'est enrichi, mais la langue écrite s'est débarrassée de certaines formes de conjugaison désuètes. Le lecteur hongrois est comparable au Romain du temps de Virgile qui était rebuté par la lourdeur et la rudesse des vers d'un Ennius.

C'est que l'avènement de la démocratie, en même temps que l'assimilation complète de la civilisation occidentale par les masses profondes de la nation, ont provoqué une révolution totale de la langue et de ses moyens d'expression.

L'écrivain, qui a été l'artisan principal de ce progrès, n'a pas seulement modernisé la forme de sa pensée, il en a aussi renouvelé le contenu. Tout en décrivant la

vie hongroise, il applique à sa description les procédés de la littérature européenne. En d'autres termes, il suit les mêmes tendances esthétiques, il s'inspire des mêmes méthodes, des mêmes procédés; quand ceux-ci varient en Occident, ils ne tardent pas à varier en Hongrie. Réalisme, symbolisme, expressionnisme, futurisme, surnaturalisme, etc., ont marqué les progrès de la littérature hongroise tout comme autrefois le romantisme et le néo-classicisme parnassien.

Il s'en suit que, du point de vue esthétique, la littérature accuse un retard plus ou moins considérable sur les littératures étrangères.

Or, la vie est pressante. L'intellectuel hongrois ne peut attendre pour s'assimiler la pensée nouvelle venue du dehors. Il va la puiser tout de suite dans les livres que lui apporte son courrier et que lui traduit en hâte le premier éditeur venu.

Quand ensuite l'écrivain hongrois lui présente l'œuvre où il a intégré les tendances nouvelles, cette œuvre ne le passionne plus. Elle semble ne lui apporter que du déjà vu.

Le romancier ou le nouvelliste ne peuvent passionner le public que s'ils traitent dans leurs ouvrages les problèmes autochtones, ceux qui touchent la terre hongroise, la société hongroise, en un mot la collectivité nationale. C'est là le secret du succès remporté par un Désiré Szabó, un Sigismond Móricz, un Mózes Székely, une Lily Bródy.

Il est interdit à l'écrivain de traiter de l'homme en général. A moins de réaliser un chef-d'œuvre, il risque d'avoir été précédé auprès de son public par l'auteur étranger qui aura traité le même sujet. De très beaux livres, très émouvants, restent ainsi inconnus, au profit de productions qui ne les valent pas, mais qui ont l'avantage de les avoir précédés et d'émaner d'une plume occidentale.

Les lettres hongroises sont victimes d'une sorte de fatalité. Elles sont condamnées à rester enfermées dans les limites de leur terroir si elles veulent gagner leur public national. Mais en s'absorbant dans les problèmes locaux, elles risquent de se laisser distancer par la

pensée mondiale. En outre, elles se spécialisent dans une production d'un genre trop particulier pour espérer émouvoir le public international. Pour échapper à ce danger, il faut s'élever à une hauteur où l'art concilie l'expression du national avec l'expression de l'humain. Seuls de très grands écrivains peuvent y atteindre.

Pour réussir, il ne suffit donc pas au poète ou au romancier hongrois de disposer d'un talent moyen. Il lui faut de toute force être un grand talent, condition inhumaine qui rend si dramatique la carrière de l'écrivain hongrois.

Et même si son talent dépasse la mesure ordinaire, même si sa maîtrise s'affirme sans défaillance, l'écrivain hongrois devra affronter une vie précaire. Sa plume ne le nourrira pas. Pour vivre, il sera obligé de s'adonner à toutes sortes de besognes subalternes. Je connais de grands écrivains qui sont de véritables forçats de l'art. Souvent ils seront contraints, pour gagner quelques pengós, de traduire des auteurs étrangers qui ne les valent pas; ils leur prêteront généreusement les couleurs étincelantes de leur style. A l'inverse du geai qui s'empare des plumes du paon, ils parleront noblement de leurs plus beaux ornements les livres qui ne sont pas d'eux.

Mais, miracle de la civilisation hongroise, ces artistes passionnés continuent en dépit de tout. Chaque jour ils perfectionnent la langue nationale, la rendent plus apte à exprimer la pensée nouvelle. Par un effort qui ne se dément pas un seul instant, ils assurent à leur peuple la continuité de la pensée, en même temps qu'ils le haussent au niveau des peuples de grande civilisation. C'est à eux que la démocratie hongroise doit d'être l'égale de celle d'Occident.

Si l'on médite leurs œuvres, on s'aperçoit qu'elles sont le creuset où se fondent perpétuellement, à la flamme sacrée de l'art, la pensée nationale et la pensée étrangère, pour fournir le métal dans lequel sera forgée la civilisation hongroise de demain.

La littérature accomplit donc une mission essentielle, et cela dans des conditions matérielles inhumaines. Seule une petite élite l'accompagne dans son œuvre de sa sympathie et la soutient de son aide matérielle.

En dehors de ce milieu d'intellectuels épris de littérature, les écrivains hongrois ne rencontrent guère de faveur. La classe dirigeante les ignore. Les snobs ne lisent que de la littérature étrangère. S'il leur arrive de connaître par hasard le nom d'un romancier célèbre, on ne tarde pas à acquérir la certitude qu'ils ne l'ont jamais lu. La bourgeoisie moyenne, qui sait moins complètement les langues étrangères, goûte davantage les produits de la littérature nationale, mais elle leur préfère aussi trop souvent les traductions, et quelles traductions, parfois !

Et pourtant, les lettres hongroises n'ont rien à envier aux autres. Elles sont riches de romans et de récits de toutes sortes qui valent la production actuelle de pays comme la France ou l'Angleterre, et certainement celle de l'Allemagne. Peut-être les œuvres sont-elles moins nombreuses. On ne se trouve pas en présence de ce foisonnement exubérant qui menace presque d'étouffer les littératures occidentales et qui noie le marché du livre sous une production si abondante qu'il est difficile de faire la part du bon et du mauvais. Les talents moyens ne sont pas innombrables, mais les grands écrivains sont aussi nombreux qu'ailleurs, et leurs œuvres sont d'une qualité qui ne craint aucune comparaison. En particulier, la littérature contemporaine offre une belle floraison de talents très variés, depuis les analystes de la psychologie jusqu'aux conteurs à la grande verve épique. Les uns comme les autres représentent la « nuance » hongroise de la pensée littéraire moderne qui embrasse les survivances du romantisme et du réalisme aussi bien que les esthétiques les plus révolutionnaires.

Il n'y a pas meilleure expression de la Hongrie telle qu'elle est, telle qu'elle se pense elle-même, telle qu'elle se veut ou se cherche.

La Presse.

Comme dans tous les pays modernes, la presse est en Hongrie le moyen d'expression le plus puissant, et de la pensée des individus, et de celle des groupements qu'ils constituent.

Nous n'avons pas dit qu'elle est l'expression intégrale de l'opinion publique. Cela serait aussi faux que pour ce qui est de la presse française par exemple, quoique pour d'autres raisons.

Les journaux hongrois ressemblent par leur présentation extérieure aux autres journaux de l'Europe Centrale. Ils s'impriment sur le même papier gris sale, dans le même format, plus réduit que celui de nos grands quotidiens. Ils comprennent d'ordinaire un nombre beaucoup plus considérable de pages.

La disposition typographique est celle des journaux allemands. Peu de photographies et surtout presque jamais en première page. Des caractères de différentes grandeurs et souvent très petits. Peu de gros titres et des rubriques dispersées en désordre à travers une dizaine ou une douzaine de pages au texte très serré.

Au début, on a l'impression d'étouffer au milieu de ces pages qui manquent d'air. On est parfois presque écrasé par l'abondance de la matière imprimée, quand un numéro de Noël ou de Pâques vous apporte un demi-kilo de papier, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingts ou cent pages, sans compter un supplément illustré, très richement présenté.

Ajoutons que les grands quotidiens renferment, en-carté dans leurs plis, un supplément qui varie selon les jours : supplément de la femme, supplément médical, scientifique, juridique, radiophonique, etc...

On voit par cette énumération que le lecteur a de quoi s'occuper s'il prétend absorber toute la matière qui lui est offerte.

Le journal hongrois fait moins sensationnel, plus discret que le journal français. Il se fait moins pressant pour les yeux ; il ne vous jette pas en pleine vue un titre étourdissant. Il ménage pour ainsi dire les nerfs de son lecteur. On ne se sent pas brusqué. L'opinion n'est pas violentée par des affirmations péremptives en caractères outrés. Pour tout dire, le « bourrage de crâne » se dissimule sous des aspects moins indécents.

Le contenu des journaux hongrois est très différent de celui des nôtres.

Un éditorial dispute sur la première page une partie de la place consacrée à l'actualité du jour. Il moralise le plus souvent. Il arrive qu'il vitupère ou qu'il loue selon les cas. Son rédacteur n'est pas nécessairement le rédacteur en chef. L'éditorial est au contraire très souvent signé d'un nom de politicien connu, d'écrivain célèbre, personnalités qui n'apportent au journal qu'une collaboration plus ou moins régulière, et ne font pas partie de son état-major proprement dit. Les autres pages offrent, alternant, des informations du dehors et de l'intérieur, officielles, officieuses ou privées.

La part faite aux nouvelles internationales est très grande. Les débats parlementaires sont suivis avec un grand luxe de détails, même quand il s'agit de séances à peu près dénuées de tout intérêt.

Les mondanités encombrant un nombre respectable de colonnes. Mille petites informations diverses, échos, nouvelles brèves, remplissent des pages entières, précédant les pages d'annonces qui terminent la publication, interrompues par des dessins comiques avec leurs légendes plus ou moins humoristiques et aussi par des contes, généralement traduits du français et empruntés à un journal de Paris.

Théâtres, cinémas, modes, etc., etc. ont leur rubrique permanente. L'actualité sportive dispose d'une grande page ainsi que la vie économique. La littérature et la science ont un rôle plus effacé. L'actualité automobile brille par son absence.

Ce qui fait le principal charme d'un journal hongrois, c'est la verve épique avec laquelle il raconte les scandales de mœurs, les faits et gestes des personnalités vedettes ou encore les reportages qu'il publie sur les sujets les plus divers. Il y a là une variété extraordinaire d'informations d'une qualité humaine incomparable. Cela fait pardonner la sécheresse de l'information politique, le ton un peu compassé et généralement terne de l'information générale, le manque d'agressivité ou de véhémence dans la critique des événements et des hommes. Un grand quotidien d'information, de Budapest ressemble un peu à un journal comme le *Temps* ou les *Débats*. Heureusement, l'abon-

dance et la variété des reportages vécus ou des contributions littéraires viennent tempérer l'austérité du reste.

Il est impossible de s'imaginer la vie du bourgeois hongrois privé, non de son journal, mais de ses journaux.

En général, chacun est abonné au quotidien de sa préférence. Le grand public se partage entre le *Pesti Hirlap* et le *Pesti Napló* que seuls des détails de rédaction séparent. La bourgeoisie libérale lit le *Magyar Hirlap* ou le *Ujság*. Les catholiques ont la *Nemzeti Ujság*; les nationalistes se groupent autour du *Magyar-ság* et *Új Magyar-ság*; les gouvernementaux lisent le *Budapesti Hirlap*. Ajoutons que les socialistes de la 2^e Internationale ont le *Népszava* (La voix du peuple), etc...

Outre le journal auquel on est abonné, on lit les journaux que l'on trouve au café ou au restaurant. On achète en rentrant du travail un ou deux journaux du soir : *Az Est*, *Magyarország*, *Esti Kurir*, *Nyolc Órai Ujság*.

Tout citoyen qui se respecte dévore plusieurs journaux tous les jours et bien davantage les jours de fête. Sans parler des journaux étrangers que l'on peut se procurer assez aisément dans les kiosques du centre de la ville, et que l'on trouve également dans les principaux cafés.

N'oublions pas le foisonnement des périodiques illustrés, consacrés surtout à l'actualité théâtrale ou au cinéma, et qui propagent les photographies des actrices en déshabillé ou des girls exhibées sous toutes les coutures, si l'on peut dire.

En revanche, peu de revues comparables à celles que nous possédons. Pas de magazine non plus. Les efforts faits pour en lancer n'ont pas réussi jusqu'à présent.

La littérature se groupe autour de deux pôles d'attraction contraires, qui sont la revue Occident (*Nyugat*) et la revue Levant (*Napkelet*).

La première, fondée avant la guerre, a longtemps passé pour l'organe officiel de l'école du poète Ady. Elle a introduit la Révolution dans la littérature hongroise et les novateurs se sont ralliés sous son enseigne. La contre-révolution de 1920, a provoqué la fondation de

la revue « Levant » destinée dans la pensée de ses fondateurs à contrebalancer l'influence pernicieuse des « occidentalistes ». Son programme consistait à reprendre la tradition classique et, à l'inverse de l'Occident, elle devait diriger la pensée hongroise vers l'Orient.

Pratiquement, les deux revues ne se distinguent que par leur personnel. L'histoire de la Hongrie est tout entière orientée vers l'Occident. Ce n'est pas l'initiative de quelques esthètes qui peut apporter un pareil bouleversement dans la marche de la nation hongroise vers la civilisation.

L'académisme littéraire s'exprime par l'organe de la *Budapesti Szemle*, plus mince et plus spécialisée dans l'histoire littéraire que notre *Revue des Deux-Mondes*. Il serait fastidieux d'énumérer les revues qui s'occupent des différentes branches de la science ou de l'érudition. Notons pour finir la *Magyar Szemle* (Revue Hongroise) qui est de date récente et qui renseigne sur la politique internationale et intérieure ainsi que sur tout ce qui intéresse la sociologie, au sens large du mot. Très luxueusement présentée, elle rappelle certaines revues anglaises de réputation universelle.

Aux yeux du Hongrois, la presse quotidienne ou périodique est l'évocation vivante du milieu hongrois. Si d'aventure il séjourne à l'étranger, sa principale privation sera de ne plus pouvoir lire ses journaux. Il fera des folies pour se les procurer. Il en a besoin comme de pain. Sans ses journaux, il étouffe comme le poisson tiré hors de l'eau. Dans leurs plis à la forte odeur d'encre et de papier cellulosique, il respire comme le souffle vivifiant de la patrie. La presse hongroise est donc l'une des institutions qui expriment au suprême degré la totalité de la vie pensante de Hongrie.

Non que l'individu y trouve une tribune pour s'exprimer librement. La presse hongroise est serve comme toutes les autres presses. Elle ne peut s'exprimer qu'avec précaution au sujet des actes du pouvoir. Elle ne peut s'attaquer aux institutions établies. Une boutade imprudente peut valoir à un gérant ou à un rédacteur des démêlés désagréables avec la justice. Le

gouvernement peut suspendre ou interdire un journal comme bon lui semble. Les lois sur la presse punissent sévèrement le délit de diffamation. Des règlements de police rendent difficile la création de nouveaux journaux.

Mais toutes ces restrictions n'exercent, pour ainsi dire, qu'une contrainte morale sur le journalisme. L'Etat ne s'asservit pas les rédactions par des subsides secrets. Il entretient au grand jour ceux des organes de presse qu'il a chargés d'exprimer sa pensée; c'est franc et cela ne trompe personne. D'autre part, les grands journaux dits d'informations ne sont pas les instruments sournois de congrégations économiques ou de collectivités plus ou moins occultes. Ils sont entre les mains de quelques riches potentats qui aiment leur imprimer un cachet à eux. Et ces potentats ne se mêlent pas d'insurger l'opinion publique contre les pouvoirs ou contre le régime. La plus timide tentative dans ce sens serait vite et impitoyablement réprimée.

Aussi le journal n'ameute-t-il jamais l'opinion publique, même dans les circonstances les plus délicates. Il est obligé de mettre une sourdine à sa critique et malheur à lui si les affirmations qu'il avance ne sont pas solidement appuyées sur des preuves.

Les colonnes de la presse ne ressemblent donc pas à la foire sur la place où les bourreurs de crânes de toute espèce remplissent l'air de leurs vociférations. La lecture des journaux ne produit pas ce sentiment d'écœurement qui saisit à la gorge celui qui s'embourbe trop avant dans les plis des journaux d'autres pays.

Cela n'exclut pas que la presse hongroise ne soit quelquefois tendancieuse et d'autres fois mal renseignée, notamment sur notre pays. Mais les erreurs qu'elle peut commettre à notre endroit, nous devrions être les derniers à les lui reprocher. Que n'écrit-on pas chez nous sur la malheureuse Hongrie !

On comprend donc que le Hongrois aime ses journaux. Ils sont un des exploits qu'il a su réaliser au cours du siècle dernier. Il est fier de sa presse comme il est fier de sa capitale, de la belle civilisation toute

neuve qu'il a pu créer malgré les désastres du passé, et qu'il sauvegarde aujourd'hui malgré les désastres du présent.

En ce qui concerne cependant la diffusion de la pensée, la presse hongroise est comparable à un poste récepteur de T. S. F. Elle reçoit assez fidèlement la pensée venue du dehors, émise par la presse des grands pays d'Occident. Ses lecteurs sont tenus constamment au courant de ce qui se passe dans le vaste monde. Elle met à la portée du public les éléments essentiels dont il a besoin pour s'approvisionner en culture et suivre pas à pas les progrès de l'humanité moderne. Grâce à ses bons offices, l'esprit hongrois peut profiter à tout instant des expériences qui se poursuivent à l'extérieur. Ce « ravitaillement » embrasse beaucoup de choses, depuis le dernier modèle de bonichon que la Parisienne a arboré au pesage de Longchamp le dimanche précédent jusqu'à la recette immanquable qui perpétue la beauté de la grande vedette de Hollywood, en passant par les innovations de la politique, les découvertes de la science ou les inventions dernières de l'industrie. Ainsi importe-t-on, à quelques heures d'intervalle, la mode du yo-yo comme la plus neuve profession de foi littéraire ou le dispositif le plus perfectionné de bétonnage des chaussées. Tout cela fournit un aliment que le travail hongrois élabore à son tour pour en tirer un nouveau progrès humain, une nouvelle contribution qu'il apporte pour sa part à la civilisation universelle.

En revanche, dès qu'il s'agit de diffuser la pensée du dedans au dehors, la presse hongroise s'avère insuffisante. La langue qu'elle écrit n'a pas de rayonnement en dehors des territoires peuplés de Hongrois. Elle est contrainte de se déguiser, de se vêtir en allemand, en français, en anglais ou en italien. C'est ainsi que l'un des principaux organes de la presse gouvernementale est le *Pester Lloyd* qui paraît en allemand. De même le *Pesti Hirlap*, pour assurer une plus grande diffusion à sa campagne en faveur de la révision, a cru devoir éditer un petit bulletin en français. Des revues en langue étrangère sont publiées sous les auspices du

gouvernement pour répandre à l'extérieur la pensée et la science hongroises.

La presse reflète dans le microcosme national le macrocosme ambiant. Réceptrice des appels du dehors comme du discours intérieur, elle satisfait à une tout autre fonction qu'une presse comme la nôtre. Mais pour être différente, cette fonction est néanmoins essentielle. Les journaux visent moins à diriger l'opinion qu'à la documenter. Ils essaient de répondre à ses besoins d'information, à satisfaire sa curiosité et ses goûts. Jamais ils ne tentent d'imposer brutalement leurs vues ou de se livrer auprès du lecteur à une publicité plus ou moins éhontée en faveur de telle ou telle fructueuse opération capitaliste.

Et surtout, en ce qui concerne la politique extérieure, la presse, consciente de ne pas être lue par le public étranger, ne s'arroge pas le droit de substituer sa politique à celle du gouvernement. Elle ne vient pas troubler par ses algarades ou ses écarts de langage les démarches entreprises par la diplomatie.

Comme on le voit, la presse assume en Hongrie un rôle qui, pour être capital, ne la rend pas maîtresse de la direction des affaires du pays. D'ailleurs, le citoyen conscient n'est jamais l'instrument de son journal, car jamais il ne se borne à la lecture exclusive d'une seule feuille. Un pareil état de choses impose de la retenue et de la circonspection au journaliste. Il se trouve obligé de s'acquitter de son métier d'informateur avec plus d'exactitude et moins de désinvolture à l'égard du bon public. Le ton général des journaux y gagne; leur valeur aussi. Il en résulte que le lecteur hongrois est l'un des mieux informés. Cette information serait même parfaite si elle n'était faussée, comme partout ailleurs, par les préjugés sociaux, les luttes d'intérêts et de classe. Mais ce sont là des défauts qui tiennent à la structure même de la société où nous vivons.

AURÉLIEN SAUVAGEOT.
